

STONEWALL

LE MYTHE FONDATEUR

Les émeutes qui ont enflammé Greenwich Village à New York le 28 juin 1969 ont donné naissance au mouvement gay contemporain. Stonewall est un mythe. Mais à quoi sert-il ?

TEXTE TIM MADESCLAIRE

Le film *Harvey Milk*, de Gus Van Sant, commence par des scènes en noir et blanc datant des années 1950 et 1960. On y voit des hommes, blancs, en costume, sortir d'un bar menottés et monter dans un fourgon. Ensuite, le film se déroule, très en couleur, dans les années 1970 à San Francisco, et montre l'ascension d'Harvey Milk, héros et martyr de la cause. On voit ainsi le monde des gays avant, et après. Avant et après ce qui justement n'est pas mentionné dans le film de Van Sant : les émeutes de Stonewall à New York.

Stonewall est, en concurrence avec le rainbow flag (et maintenant Harvey Milk), comme le symbole de la libération des gays et des lesbiennes, des transsexuels et des bisexuels, des queers et des intersexes, et de tous ceux et celles qui, avec plus ou moins d'entrain, sont appelés à la table de la grande famille des non-hétéros. Les gays revendiquent l'événement comme le jour où ils ont fait le coup-de-poing contre la police, ce qui les a virilisés. Lesbiennes, trans et queers y voient plutôt le symbole de la lutte contre l'hétéronormativité, et donc de la déstabilisation de la domination masculine. Le côté fédérateur de Stonewall, en même temps que sa mythification, en fait paradoxalement un événement mal connu et, comme dans l'intro de *Milk*, en fin de compte, invisible.

«C'est le premier mouvement homosexuel de masse, le premier qui a reçu une couverture média large, et, surtout, il a donné lieu à la création de mouvements gays d'un nouveau type.» David Carter, historien

Dean Daderko, un jeune commissaire d'exposition de Brooklyn qui organise à New York des expositions d'artistes autour du sida et de la culture gay, l'admet : *«Stonewall a toujours fait partie de mon histoire culturelle. Pourtant, les raisons de l'éruption de sentiments qui ont généré les émeutes restent pour moi un peu brumeuses.»* David Carter, auteur d'un livre référence sur les émeutes, a remarqué ce côté trouble : *«Ceux qui ont participé aux émeutes disent souvent que c'était un événement spontané. Ceux qui ont lu des récits des émeutes ont l'impression qu'il vient de nulle part. On dirait presque qu'il s'est produit par magie. Or les émeutes, au contraire, sont un événement historique très singulier. C'est le premier mouvement de contestation homosexuel de masse, le premier qui a reçu une couverture média large, et surtout, il a donné lieu à la création de mouvements gays d'un nouveau type.»*

Les émeutes éclatent le 28 juin 1969, à New York. À l'époque, Christopher Street est le quartier gay, implanté dans Greenwich Village, centre alternatif et culturel de Manhattan. Pourtant, la situation des homosexuels reste difficile. Les «sodomy laws» sont encore en vigueur. Il est impossible de danser entre personnes de même sexe, ou même de servir à boire à des «pervers», et obligation légale est faite de porter «au moins trois pièces de vêtements conformes à son genre». Toutes ces règles étaient enfreintes chaque soir au Stonewall Inn, qui subissait sans cesse des descentes. Ce harcèlement policier exaspère les homosexuels sur tout le territoire américain : pas un numéro de *The Advocate*, la principale publication gay, qui ne traite de l'un ou l'autre sujet, à travers des récits de raids ou des tribunes ouvertes.

Bien que l'un des bars les plus fréquentés, le Stonewall, ouvert en 1966, n'ait pas bonne réputation, même auprès des homosexuels. Ils



En face du Stonewall Inn, Sheridan Square était squatté par une bande de «street kids», de fugueurs et de prostitués. Ce sont surtout ces gamins qui ont provoqué l'émeute.



Le Stonewall Inn après la bagarre entre policiers et clients du bar, le seul de Greenwich Village où il n'était pas interdit de danser.

y voyaient le symbole de la double répression dont ils faisaient l'objet : d'un côté les flics qui les harcelaient, de l'autre la mafia qui contrôlait la quasi-totalité des 75 établissements gays (cinémas et sex-shops compris) : le Stonewall, mais aussi Tony Pastor's, le Telestar, le Purple Onion, le Bon Soir, le Tenth of Always. Mais le Stonewall a un énorme avantage : on peut y danser. La clientèle est hétéroclite, comme la décrit Carter : « *On y trouvait beaucoup d'hommes blancs des classes moyennes, entre 30 et 40 ans, qui croisaient là des travestis, des hommes efféminés, quelques lesbiennes, mais aussi des "cuir", et quelques hippies.* » Mais contrairement à la légende, seulement quelques drag-queens y étaient acceptées. Sylvia Ray Rivera, figure incontournable des émeutes, puis engagée dans toutes les causes, décédée en 2006, en parlait ainsi : « *Les gens comme moi, on traînait pas au Stonewall. C'était plutôt un bar de petits-bourgeois blancs.* »

Juste en face du Stonewall, le Sheridan Square était squatté par une bande de « street kids ». Agés de 14 à 20 ans, gays, ils avaient souvent été chassés par leurs parents, ou avaient fugué. Des petits Blancs, des Portoricains, des Noirs, des Asiatiques, en provenance du sud, de l'ouest, ou des autres parties de New York, qui vivaient de prostitution, de petits boulots, de rapine. Selon le bon vouloir du portier, ils pouvaient y entrer.

« Ce que l'on ne m'a pas appris mais que j'ai compris plus tard, c'est que la plupart des gens qui étaient dans la rue pendant les émeutes étaient des Noirs et des Portoricains. » Charles Long, militant gay black

« *C'est le mélange de toutes ces populations qui a rendu les émeutes possibles* », dit David Carter. Ce sont aussi un peu les « oubliés » dans la légende de Stonewall, version mainstream gay.

Un grand mystère règne sur leur déclenchement. Il y a la version de la lesbienne qui aurait la première balancé un truc contre les policiers, ce qui a lancé la légende du « *jet d'épingle à cheveux le plus entendu au monde* », comme le rapporte l'universitaire Karla Jay. Dans une autre version, ce n'est pas une lesbienne, mais une drag. David Carter propose une version plus probable : « *Les clients se sont juste montrés moins coopératifs que d'habitude. Ce sont les clients qui à l'intérieur rechignent et ensuite à l'extérieur les passants, et surtout les gamins qui ont provoqué l'émeute. Ils se sont mis à jeter des pièces sur les flics ! Cette diversité des participants explique que tous se sont par la suite appropriés les émeutes selon leurs propres intérêts.* »

Le lendemain de la première nuit d'émeute, le *New York Daily News* titre : « *Descente dans un guépier homo : les reines des abeilles sortent*

leurs dards. » Ce qui en dit long sur l'image des gays à l'époque, mais provoque aussi la curiosité et l'intérêt de toute une population qui du coup se retrouve les jours suivants devant le bar, et affronte la police. « *La dernière nuit d'émeute a été la plus violente*, dit Carter. *Le Village Voice venait de sortir avec en une les émeutes des premières nuits.* » Aux gays, travestis, lesbiennes s'étaient joints des étudiants, des militants pacifistes (nous sommes en pleine guerre du Vietnam)...

Conséquence immédiate, la création du Gay Liberation Front (GLF). Jusqu'ici, le mouvement gay était dominé par la Mattachine Society, créée dans les années 1950 en Californie, et la ECHO (East Coast Homophile Organization). Du côté lesbien, il y avait The Daughters of Bilitis. Tout ce mouvement, dit « homophile », était fortement inspiré des mouvements des Civil Rights. Son mode d'action, les manifestations « *in ties and skirts* » (cravate pour les hommes, jupes pour les femmes), qui consistent à tourner en rond en silence avec des pancartes, sous l'œil goguenard des passants.

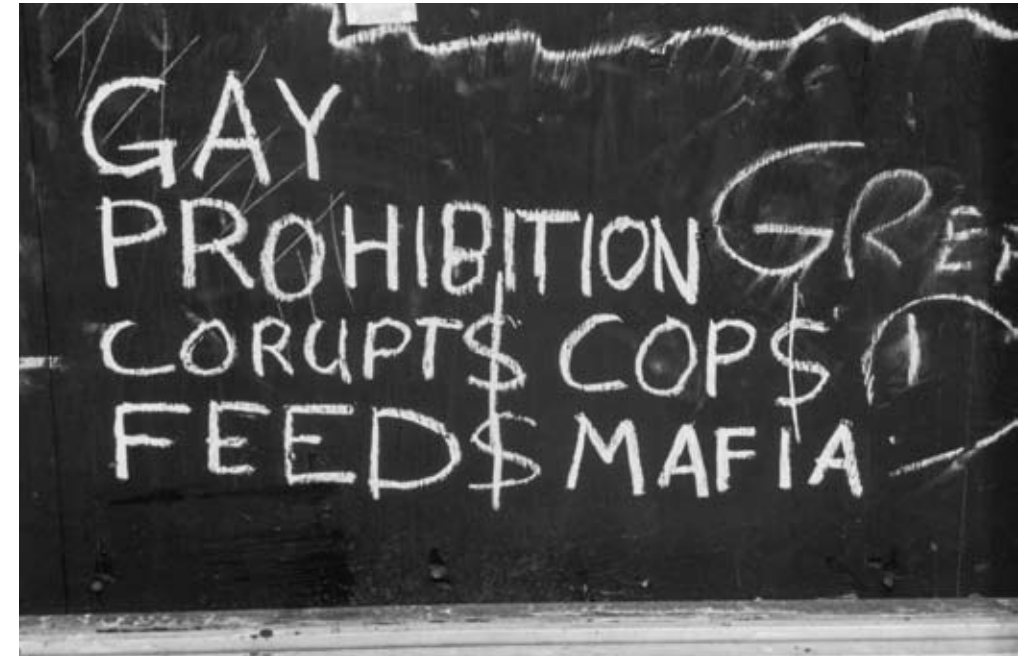
Pourtant Mattachine avait un bilan : elle était parvenue à démontrer que l'homosexualité n'était pas un crime, ni une maladie mentale. Mais l'image des gays dans le public restait déplorable, et le mouvement homophile, dont la devise était « *Evolution, not revolution* », était en crise. « *Des jeunes leaders, comme Frank Kameny et Craig Rodwell, poussaient à une radicalisation, mais étaient retenus par leurs aînés* », explique Carter.

Le GLF a essaimé assez vite sur tout le territoire américain. Il regroupe au départ à peu près toutes les populations qui ont participé aux émeutes, plus des transfuges de Mattachine et des Daughters of Bilitis, ainsi que des militants d'extrême gauche. Un an plus tard, la première marche gay partait du Village vers Central Park. C'est la première gay pride. Le GLF affiche un ancrage très à gauche, qui s'accompagne d'une volonté d'ouverture aux autres mouvements, féministes, gauchistes, mais aussi le mouvement noir, qui à ce moment se radicalise avec la création des Black Panthers.

Rapidement, les clivages s'accroissent au sein du groupe. Les lesbiennes quittèrent les premières l'organisation et fondent le GLF Women, puis le Gay Women Liberation Front, et Radicalesbians. Les gays de couleur fondèrent le Third World Gay Revolution. L'ouverture vers les autres mouvements contestataires ne fonctionna pas. Si le président des Black Panthers, Huey Newton, publia un texte pour faire accepter l'homosexualité à ses frères, Elridge Cleaver, un autre dirigeant noir écrivit, presque au même moment, dans la revue *Soul On Ice* : « *L'homosexualité est une maladie, comme le viol d'enfant, ou vouloir diriger General Motors.* »

La plus grosse scission vint de Marty Robinson, Morty Manford et Jim Owles, pourtant tous trois à l'origine du GLF. En décembre 1969, ils fondèrent la Gay Activists Alliance (GAA), qui devint vite la principale association gay de l'époque. Le GLF devait s'éteindre, faute de combattants, en 1973. Les militants des GAA restaient plutôt à gauche, mais étaient essentiellement masculins et blancs. Ils ont initié un mode d'opération qui depuis a prouvé son efficacité : le « zap », repris plus tard par Act Up. En 1971, la GAA a présenté le premier projet d'article antidiscrimination contre les homosexuels, à l'occasion du vote du Civil Rights Bill. La GAA a disparu avec les années 1970. L'amendement ne fut retenu qu'en 1986. « *Le GLF a échoué à cause de sa désorganisation, mais aussi parce que sa vision radicale n'a pas résisté à la réalité. Les GAA étaient beaucoup plus réalistes, c'est pour cela qu'ils ont réussi à s'implanter* », analyse David Carter.

Quarante ans après, que reste-t-il des émeutes de Stonewall ? Pour Carter, c'est avant tout un événement symbolique : « *C'est*



Sur une fenêtre du Stonewall Inn : « *L'interdiction de l'homosexualité corrompt la police et nourrit la mafia* ». En 1969, la quasi totalité des établissements gays de New York, cinémas et sex-shops compris, étaient contrôlés par le milieu...

notre prise de la Bastille ! Mais c'est aussi un moment historique. Frank Kameny, ancien de Mattachine, parle d'un "moment critique". C'est le point de référence de tous les gays dans le monde. » Pourtant, si tout le monde s'accorde à ce sujet, nombreux sont ceux qui critiquent l'utilisation de Stonewall par les militants gays qui en sont issus. Dès 1989, à l'occasion du 25^e anniversaire des émeutes, des activistes, comme Bruce Bawer, dénoncent de façon un peu provocatrice la mythologie de Stonewall, et surtout le radicalisme de façade qui s'en revendique. Critique qui annonce l'apparition de mouvement gay de « droite ». Mais la critique vient aussi du côté gauche, notamment avec le mouvement queer, qui revendique Stonewall, mais en en retenant principalement le rôle des travestis. Le reproche fait au mouvement « gay mainstream » est d'avoir dénaturé et trahi Stonewall.

Cette critique est aussi formulée par des activistes qui travaillent pour les gays latinos ou noirs. Charles Long, un jeune responsable noir de prévention sida auprès des gays noirs et latinos à New York, a ce commentaire : « *Je me suis toujours identifié à Stonewall, mais surtout à son soi-disant rôle dans la construction du mouvement pour les droits des gays. On m'a toujours appris que c'était le moment où les gays ont dit "assez !" et ont poussé à mettre en œuvre des changements pour être acceptés. Ce que l'on ne m'a pas appris, mais que j'ai compris plus tard, c'est que la plupart des gens qui étaient dans la rue pendant les émeutes étaient des Noirs et des Portoricains.* » Il regrette que, comme toujours, ces minorités aient été écartées, et que le mouvement gay actuel s'en préoccupe peu.

Pour Charles Long, « *les revendications principales maintenant semblent être l'égalité pour le mariage, qui est une cause juste, mais qui a peu à voir avec ce que vivent toujours les gays de couleur ou qui ne se conforment pas à un genre, ce qu'on appelle les personnes "queer"* ».

Pour David Carter, « *les associations actuelles, et en tête le Human Rights Campaign, sont dans une logique de pouvoir. Elles sont sans cesse conduites à faire des compromis.* » Tout en reconnaissant ces travers, il considère que malgré tout le mouvement gay actuel reste plus « *dans la continuité que dans la rupture. Il est toujours constitué des mêmes composantes qu'au moment de Stonewall : des militants des Droits civils, des queers et des transgenres.* » Pour Dean Daderko, « *les buts ont changé, mais les luttes restent les mêmes. J'ai honte quand l'État de Californie refuse le mariage aux homosexuels, par exemple. Mais je trouve aussi que se battre pour le mariage avant tout est pour les pédés et les lesbiennes une cause qui est déconcertante d'hétéronormativité, comme si l'on voulait être comme eux. Même si je suis d'accord avec cette demande d'égalité.* »

Cette opposition entre ceux qui sont « intégrationnistes », au nom de l'égalité des droits, et ceux qui considèrent que le mouvement gay s'est coupé des « minorités dans la minorité » et s'est trop normalisé se trouve déjà en germe dans les mouvements issus de Stonewall. Mais quarante ans après, on pourrait juste reconnaître que Stonewall, à défaut d'être le symbole d'un mouvement gay uni et universel, peut aussi se comprendre autrement : comme la première rencontre entre Sylvia Rivera, transgenre latino, et quelqu'un comme Randy Wicker, homme blanc de classe moyenne, dernier porte-parole de Mattachine... TM

À LIRE

Stonewall, Martin Duberman, Penguin Books.
Stonewall, The Riots That Sparked The Gay Revolution, David Carter, Saint Martin's Griffin.
Tales Of The Lavender Menace, Carla Jay, Basic Books.
Becoming Visible, Molly Mc Garry and Fred Wasserman, The New York Public Library / Penguin.